



©Philippe Matsas /Opale / L'Olivier

Geneviève Brisac

France

Génération, révolution

L'auteur

Normalienne et agrégée de lettres, **Geneviève Brisac** a enseigné en Seine-Saint-Denis, avant de publier ses premiers livres aux éditions Gallimard. Elle a rejoint les éditions de L'Olivier en 1994, année où elle a publié *Petite*, un livre mince et violent traitant de l'anorexie. Son roman *Week-end de chasse à la mère* a obtenu le prix Femina en 1996.

Geneviève Brisac est l'auteur de plus de dix autres romans et essais sur Flannery O'Connor, Grace Paley, Salinger ou Karen Blixen. *Une année avec mon père* a reçu le prix des Editeurs. Ses œuvres ont été traduites en plusieurs langues.

Critique littéraire depuis 1983, en particulier pour *Le Monde des Livres*, et éditrice pour la jeunesse à l'École des Loisirs, elle est aussi l'auteur de pièces de théâtre et de scénarios de film et intervient souvent sur France Culture.

Ressources

[Site](#) de l'éditeur

Geneviève Brisac parle de *Dans les yeux des autres* dans l'émission [L'Humeur Vagabonde](#) (France Inter, 25 août 2014)

L'œuvre (romans adultes)

Dans les yeux des autres (L'Olivier, 2014) (312 p.)

Moi, j'attends de voir passer un pingouin (Alma, 2012 ; 10/18, 2014) (133 p.)

Une année avec mon père (L'Olivier, 2010 ; Seuil, coll. "Points", 2011) (177 p.)

52 ou la seconde vie (L'Olivier, 2007 ; Seuil, coll. "Points", 2010 sous le titre *Les filles sont au café*) (337 p.)

Les Soeurs Délicata (L'Olivier, 2004) (158 p.)

Pour qui vous prenez-vous ? (L'Olivier, 2001 ; Seuil, coll. "Points", 2007) (173 p.)

Voir les jardins de Babylone (L'Olivier, 1998 ; Seuil, coll. "Points", 2000) (204 p.)

Weekend de chasse à la mère (L'Olivier, 1996 ; Seuil, coll. "Points", 2006) (205 p.)

Petite (L'Olivier, 1994 ; Seuil, coll. "Points", 1996) (121 p.)

Madame Placard (Gallimard, 1989) (128 p.)

Les filles (Gallimard, 1987 ; Gallimard, coll. "Folio", 1997) (144 p.)

Zoom

Dans les yeux des autres (L'Olivier, 2014) (312 p.)



Dans les yeux des autres
Geneviève Brisac



Éditions de L'Olivier

Anna est idéaliste. Molly, sa soeur, est réaliste. L'une traque la vérité dans les mots, l'autre la réalité dans l'action. Mais toutes deux militent pour la victoire de la Révolution. Avec leurs compagnons, Marek et Boris, elles se prennent pour les trois mousquetaires de la liberté. Vingt ans après : Anna est devenue écrivain, elle a connu le succès, puis le dénuement et l'oubli. Molly est médecin et affronte la misère du monde.

Marek est mort en prison au Mexique, après l'échec de la lutte

armée. Boris, lui, continue à se battre - en vain ? C'est alors qu'Anna décide de relire ses carnets. Une mère excentrique, des amants inconstants, le rêve d'une communauté utopique et l'éclat trompeur du milieu littéraire, une balade dans l'Italie "rouge" sont quelques-uns des thèmes et des personnages de ce roman incroyablement vivant, dont l'humour ne parvient pas toujours à dissiper la mélancolie.

Complice mais féroce, Geneviève Brisac se penche sur leur destin, leurs engagements et leurs désillusions. Car c'est, bien sûr, d'une éducation sentimentale qu'il s'agit ici. Celle d'une génération qui, à défaut de se perdre, n'a jamais cédé sur son désir.

La Presse

«Le roman de Geneviève Brisac est aussi celui de sa sœur Molly et de leur mère, et de leurs deux frères d'armes et amants, Boris et Marek. Mais les mots comptent, les mots restent. Ceux des carnets d'Anna mais aussi ceux de leur jeunesse révolutionnaire, ceux des lettres qu'on a écrites et ceux qui ne franchissent jamais la barrière d'une bouche. Les mots du quotidien et les mensonges de l'avenir : ambigus, faussement transparents, insaisissables dans leur simplicité, comme ceux que ne cesse de polir et de repolir Geneviève Brisac au fil de ses livres.»

Le Monde des Livres

Moi, j'attends de voir passer un pingouin (Alma, 2012 ; 10/18, 2014) (133 p.)



Comment, que l'on soit bête ou homme, s'arme-t-on contre l'idiotie, les pouvoirs, la cruauté, la violence ? Voilà donc, par ordre d'apparition : Céleste, la femme de ménage qui veut un aspirateur, un peu de raison dans la maison et envoyer l'auteure à la campagne ; une pie qui volète un peu seule sur le balcon ;

Nelson le fils rebelle qui ne peut pas saquer Colette et recueille le rat de laboratoire frileux de son ami Jean-Pierre installé à demeure devant l'Hippopotamus.

A qui et à quoi s'ajoutent des tas d'autres personnages, hommes ou bestioles, familiers ou légendaires. Tout un monde de liberté à conquérir, d'ourlets défaits, de buffles qui pleurent, de chats aveugles, de filles cruelles et inconscientes. Toute une arche de Noé, urbaine, contemporaine, joyeuse, courageuse, décidée à habiter notre humaine condition envers et contre les saboteurs de tous poils. Écrit avec cet alliage de légèreté et de gravité qui fait sa patte, *Moi, j'attends de voir passer un pingouin* illustre merveilleusement la devise de l'auteure : " mélanger ce qui fait rire et ce qui fait pleurer ".

Une année avec mon père (L'Olivier, 2010 ; Seuil, coll. "Points, 2011) (177 p.)



Après un terrible accident de voiture, un homme rentre chez lui. Ayant échappé de peu à la mort (sa femme, elle, a disparu dans l'accident), il lui faut maintenant tout réapprendre. Sa fille, jour après jour, l'accompagne, et tente de tenir la main de cet homme intraitable.

Inquiète ou joueuse, sa voix décrit les quatre saisons de ce retour à la vie. Elle raconte son histoire, celle d'un Français, juif laïque et républicain, né à la fin des années 20, amoureux des paysages de son enfance qu'il ne concevait pas de défendre autrement que les armes à la main. La guerre, la politique, le travail, les femmes, il a tout vécu sans jamais s'expliquer. Et il n'a pas l'intention de commencer.

Lumineux, cocasse, bouleversant, ce livre est tout entier du côté de la vie. L'écriture engage avec la mort une course de vitesse, et rien ne dit qu'elle n'en sortira pas gagnante. Chacune – et chacun – y reconnaîtra l'essence même de ces liens si précieux qui se tissent entre les pères et les filles.

52 ou la seconde vie (L'Olivier, 2007) (337 p.)



52 histoires, comme les morceaux d'une mosaïque, les fragments d'une fresque. Ou les chapitres d'un roman.

Ce roman, c'est d'abord ce que disent les femmes – Akka, Mélissa, Nouk, Carlotta et les autres – quand elles se retrouvent au café ou qu'elles se

téléphonent.

De quoi parlent-elles ? De tout : un général tortionnaire, un bébé qui pleure, les cheveux frisés, Rosa Luxembourg, un terrible 15 août, *a las cinco de la tarde*.

De rien : une fille muette, Bruce Chatwin, l'amour en fuite, les tombes à deux places, un homme, le goût à jamais perdu de l'enfance.

Car nous sommes des êtres amphibies. Nous sommes d'ici et d'ailleurs, les pieds sur terre et la tête dans nos rêves, comme des arbres déracinés, immergés dans le flot incessant de nos fantasmes, de nos utopies. C'est cela, la seconde vie : cet espace où nous passons la majeure partie de notre existence, où le dedans et le dehors, l'intime et le politique ne cessent de se mêler.

Les Soeurs Délicata (L'Olivier, 2004) (158 p.)



Walter Benjamin aimait, dit-on, les jouets, les marionnettes, les objets minuscules. Et le « petit bossu » de la chanson. Dans *Les Soeurs Délicata*, qui est un drame en miniature, on trouve aussi toutes sortes d'objets étranges, des marionnettes, des corps

déformés. Est-ce un hasard ? Sûrement pas.

Car ce roman bref et violent raconte comment, pendant la nuit de Noël, sept petites filles se trouvent confrontées à la disparition de tout ce qu'elles aimaient.

Avec grâce, et non sans cruauté, Geneviève Brisac reprend ici, sous un autre éclairage, certains des thèmes majeurs de son œuvre : la crainte de voir le monde commun s'effondrer le mystère du bien, qu'il faut faire "sans cesse, sans le dire et sans y penser." Et la nécessité absolue de s'orienter dans nos vies "perpétuellement stables et instables, arrêtées et mobiles".

Pour qui vous prenez-vous ? (L'Olivier, 2001 ; Seuil; coll. "Points", 2007) (173 p.)



Pour qui vous prenez-vous ?
Geneviève Brisac



Éditions de l'Olivier

Ils s'appellent Max, Gerbert, Fleur, Melissa Scholtès. Ils ont peur. Que l'avion s'écrase, que le train déraille, que leur conjoint se noie ou cesse de les aimer, qu'un enfant ait un accident. Pour se rassurer, ils pensent très fort à un mot, une phrase ou une image, comme on

serre dans sa poche une patte de lapin. Petites guerres intérieures. Chaos intimes. Paysages mentaux. Deux corbeaux y promènent avec insistance leurs silhouettes à l'encre de Chine. Pourquoi des corbeaux ? "Parce qu'ils savent", nous dit l'auteur, "qu'ils sont mortels. Ça les rend intelligents, névrosés, cruels, intéressants, tendres aussi." Comme l'oiseau cher à Edgar Poe, ils répondent d'un *nevermore* à nos interrogations inquiètes.

Voir les jardins de Babylone (L'Olivier, 1998 ; Seuil; coll. "Points", 2000) (204 p.)



Voir les jardins de Babylone
Geneviève Brisac



Éditions de l'Olivier

Observation grinçante du célibat suburbain, *Voir les jardins de Babylone* est un roman sur les mœurs des célibataires en ville, entre déprime, débauche et rêves.

Nouk est la mère d'Eugénio, elle est amoureuse de Berg, jeune homme moderne. Nous

sommes au milieu des années quatre-vingt, Nouk a 25 ans, elle travaille tout en s'occupant de son fils et habite dans une maison de banlieue. C'est alors qu'elle participe à une enquête sur la vie sexuelle des Français. Aidée de ses amies féministes, elle se passionne pour le sujet, ce qui donne lieu à quelques expériences pour le moins désinvoltes.

"C'est l'amour qui est trop grand, pas toujours supportable, je crois que tout le malheur vient de là", écrit Geneviève Brisac dans la postface de ce roman qui se veut résolument optimiste. Servis par une écriture gracile et vive, les mots ressemblent ici à une chanson, que l'on fredonne du bout des lèvres en vivant pleinement la fugacité de l'instant. Fidèle à sa plume dynamique et tendre, Geneviève Brisac, journaliste et éditrice, reprend ici les mêmes personnages que lors de son précédent roman, *Week-end de chasse à la mère*, à cela près qu'ils sont plus jeunes.

Weekend de chasse à la mère (L'Olivier, 1996 ; Seuil, coll. "Points", 2006) (205 p.)



Week-end de chasse à la mère
Geneviève Brisac



Éditions de l'Olivier

"Quel est ton animal préféré ?" a demandé Eugenio pendant qu'on marchait dans la nuit. C'était l'avant-veille de Noël.

Il y a Nouk, la mère. Et Eugenio, le fils qu'elle élève seule, dans un minuscule appartement aux rideaux rouges.

Elle s'inquiète. Peut-on survivre aux fêtes de fin d'année ? En attendant, il neige sur Paris, sur les clochards et les gens des beaux quartiers. Il neige sur les statues du jardin du Luxembourg. La mère et l'enfant se tiennent par la main, ils marchent dans les rues, tout au long de cette histoire magique, déchirante, follement drôle. En chemin, ils rencontrent Adam et Ève, Anton Tchekhov, un fleuriste, un chauffeur de taxi, des tortues vieilles comme le monde. S'ils triomphent des obstacles semés sur leur route, il leur reste à affronter le pire : l'implacable bonté de ceux qui ont décidé de faire leur bonheur.

Avec ce roman très moderne où la vie intime se voit constamment menacée par l'intrusion du monde extérieur, Geneviève Brisac semble nous inviter à un retournement. Comme l'artiste qui, parce qu'il porte en lui un "gène d'irréalité", transmue en beauté le matériau brut de la vie.

Petite (L'Olivier, 1994 ; Seuil; coll. "Points", 1996) (121 p.)



Petite
Geneviève Brisac

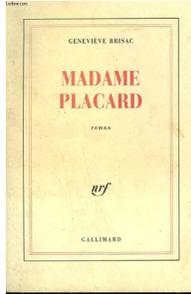


Éditions de l'Olivier

Nouk veut que la vie soit simple, que la vie soit pure, que la vie soit parfaite. La vie n'est rien de tout cela. Dans sa vie à elle, par exemple, son père lui dit qu'elle a perdu sa confiance. Définitivement. A cause d'une histoire d'argent de poche détournée, pour jouer, pour

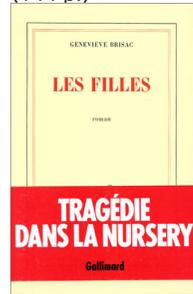
voir. Nouk cesse de manger. Elle ment. Elle devient folle. Les gens, partout, dans la rue, à l'hôpital, disent des horreurs sur elle. Elle les entend. Elle ne les oublie pas. Les horreurs résonnent dans sa tête. Et puis, un autre jour, plus tard, une femme vient s'asseoir à côté d'elle sur une falaise et lui fait cette confidence, lui tend cette bouée de sauvetage : moi aussi j'ai été anorexique. J'ai guéri.

Madame Placard (Gallimard, 1989) (128 p.)



Dans le terrier où elle est réfugiée, Evangéline trie et range. Elle s'occupe aussi de sa soeur, avec amour, avec haine. Elle met de l'ordre...

Les filles (Gallimard, 1987 ; Gallimard, coll. "Folio", 1997) (144 p.)



Dehors, c'est la guerre d'Algérie. Dedans, un bébé qu'on oublie et qui s'en fout regarde la nuit et la maison. Il n'a pas peur d'être seul. Il sait. Pauline, la bonne, a des raisons d'avoir peur. Elle vient de sa campagne et n'a plus d'amoureux. Celle qui la précédait est morte. Les filles ont juré sa perte. Qu'y a-t-il de cassé dans cette famille où les enfants n'ont pas le droit d'aller dans la cuisine ? Ces filles, Cora et Nouk, avec leurs envies de meurtre, est-ce la mort qui les tire en arrière comme un furet, corps et pattes raidis ? On parle d'attentat à la bombe. Le kiosque à musique du Luxembourg est jonché de débris, de copeaux de verre. Va-t'en Pauline, va-t'en, dit le Bébé. Et tandis que tout se détraque dans la famille, personne ne peut savoir que les filles s'aiment pour toujours.

Ce roman écrit en phrases sèches, avec des mots qui claquent comme des détonations, c'est l'irruption de la tragédie dans l'univers de l'enfance.